

ANTON ABLAS

L'écriture des lieux, les lieux de l'écriture

NOUS voulons revenir à présent, à la suite de nos analyses de la pratique matérielle du *Journal*¹, à un aspect de l'autotextualité que nous n'avons pu qu'effleurer dans nos chapitres sur la genèse du *Journal* : l'évocation, dans un commentaire autotextuel, du lieu. C'est-à-dire que nous allons analyser certains exemples d'un deuxième type d'énoncé d'autotextuel — ceux qui semblent révéler quelque chose du fonctionnement de l'écriture journalière gidienne — en considérant le rôle joué par le lieu de l'écriture tel qu'il est évoqué par le diariste. En privilégiant le lieu plutôt que le moment, nous aurons la possibilité de toucher à un domaine qui ne reçoit pas, d'habitude, beaucoup d'attention parmi les études consacrées aux journaux. En effet, l'attention que l'on porte au moment de l'écriture, et à tout ce que ce moment peut révéler sur la pratique du journal, a tendance à minimiser l'autre composant de l'écriture journalière : l'écriture du journal est aussi, et surtout pour Gide, une écriture dans l'espace.

Au fur et à mesure que nous avancerons, nous verrons que les lieux évoqués par Gide, du moins ceux qui sont accompagnés par un commentaire autotextuel, ne sont nullement arbitraires. Il y a en effet, en ce qui concerne l'autotextuel du lieu, ce qu'on peut appeler certains « lieux privilégiés ». Ces lieux sont-ils privilégiés par Gide pour des raisons qui sont liées à la question d'une pose d'écrivain telle que nous l'avons précédemment évoquée ? Ou pour des raisons d'une tout autre nature ? Par exemple une note écrite dans un train : « j'écris dans le train qui m'emporte », surtout s'il s'agit d'un début de carnet, peut-il y avoir une certaine signification du fait même qu'elle y est écrite ? Quoi qu'il en soit, le fait est que quand

¹ Voir les précédents articles d'Anton Abblas sur le *Journal* dans les n^{os} 139, 140, 141, 142 et 143/144 du BAAG.

lieu particulier pour le décrire, pour en jouir, pour saisir au maximum le lieu de l'écriture et pour jouer son rôle de diariste, est la note de Bordeaux de 1905 :

J'écris pour avoir l'air d'écrire, chez ce petit barbier où la chaleur d'été n'entre pas ; silence, douceur de l'heure ; affairément muet du barbier ; une mouche, par instants, m'importune³⁴.

Ici on trouve réunis tous les éléments qui caractérisent, pour Gide, ce lieu tel qu'il apparaît dans sa fiction. « Datée » avec la simple mention « Bordeaux », cette note est rien de moins qu'une célébration d'un lieu privilégié gidien. Elle montre, dans ses quatre lignes, comment Gide peut élever le lieu pour en faire un élément constituant voire fondamental de son *Journal*. Et s'il dit écrire « pour avoir l'air d'écrire », on peut être presque certain, vu qu'on est chez le barbier, qu'il a un miroir en face de lui — voilà une autre raison d'élire l'échoppe du barbier comme lieu préféré ! — un miroir dans lequel Gide contemple la belle figure de l'écrivain-diariste devant lui, soulignant davantage, si besoin est, la pose qu'il offre à lui-même et aux autres.

³⁴ *Journal*, t. I, p. 440 (« Bordeaux » [4 ou 5 mai] 1905). Le mot « silence », absent de toutes les éditions, est, cependant, bien présent dans le manuscrit, cahier 18, γ 1574.5 r°.

du support, etc. — qui, eux aussi, mettent l'accent sur la nature particulière du *Journal* gidien. Ce sont des phénomènes qui, finalement, laissent supposer, pour le *Journal*, un rôle beaucoup plus significatif que celui d'accompagner « l'œuvre » ; nous découvrons, une fois encore, un texte plus original que le journal traditionnel dont la forme et la construction sont si « évidentes » à tous.

Ajoutons une espèce de coda pour évoquer brièvement un autre lieu, sinon privilégié du moins insolite, du *Journal* gidien. Il s'agit de l'échoppe du barbier/coiffeur qui, en plus, revient de temps à autre dans la fiction gidienne. C'est un lieu où, comme le banc et les gares, etc., on est souvent en attente, et pour Gide c'est également un lieu qui peut inspirer une certaine quiétude — comme un banc du Luxembourg par un matin de beau temps. Peut-on aller jusqu'à l'appeler un « site capital » gidien ? Afin de jauger ce que ce lieu peut receler pour Gide, regardons quelques scènes de ses écrits romanesques qui l'évoquent. Il y a d'abord la note, dans le troisième livre des *Nourritures terrestres* — qui a, lui, la forme d'un journal « daté » uniquement avec les lieux de l'écriture, une sorte de célébration de lieux — d'une « boutique du coiffeur » à Naples :

Naples ; petite boutique du coiffeur devant la mer et le soleil. Quais de chaleur ; stores qu'on soulève pour entrer. On s'abandonne. Est-ce que cela va durer longtemps ? Quiétude. Gouttes de sueur aux tempes. Frisson de la mousse de savon [...]. Et pour ne bouger pas encore, je me fais couper les cheveux ³¹.

Il y a également la scène bien connue des *Caves du Vatican*, où Fleurissoire, pareillement à Naples, entre dans une échoppe de barbier :

La porte, à cause de l'excessive chaleur restait ouverte ; un rideau de grosse étamine retenait les mouches et laissait passer l'air ; on le soulevait pour entrer ; il entra. [...] Ô somnolence ! engourdissement chaleureux de cette petite échoppe tranquille ! Amédée, la tête en arrière, à demi couché dans le fauteuil de cuir, s'abandonnait. [Etc. ³².]

À lire ces deux scènes on devine que l'échoppe du barbier est un lieu qui évoque certaines associations chez Gide. La chaleur, le plaisir de s'abandonner, allongé, aux managements du barbier, la quiétude des lieux : c'est visiblement un lieu qui offre, pour Gide, une certaine sorte de plaisir — pour laisser de côté toute la symbolique des rasoirs, de l'acte de raser la barbe ³³. Il n'est donc pas surprenant que Gide commence le vingtième cahier de son *Journal*, amorcé en mai 1906, dans ce lieu favori :

J'ai pris ce carnet tout petit, pour pouvoir le mettre en poche. J'aime l'avoir sur moi, m'occuper avec lui n'importe où, aussi subitement que je fais aujourd'hui en attendant mon tour chez le coiffeur. (I, 528).

Mais sans doute l'exemple le plus remarquable, celui qui montre d'une façon exemplaire comment Gide s'installe, cahier et crayon en main, dans un

³¹ *Les Nourritures terrestres* in *Romans...*, op. cit., p. 175.

³² *Les Caves du Vatican*, *ibid.*, p. 798. Il y a aussi, également en Italie quoique sans la même espèce de quiétude, la scène qui se passe dans « une vulgaire échoppe sur la place » à Amalfi, où le Michel de *L'Immoraliste* fait raser sa barbe (*Romans...*, p. 403).

³³ Voir, sur ce thème (la moustache rasée après avoir fini la rédaction de *La Porte étroite*, la barbe de Ferdinand Hérold coupée et ensuite envoyée de Biskra à Gide par Mériem etc.), les frères Wald Lasowski, op. cit., pp. 127-49.

pourrait aussi citer celle écrite à Cuverville en 1904, note qui se termine ainsi :

À présent je vois, par la fenêtre de ma chambre, sous le ciel gris et bas, les champs mornes. On laboure. Des corbeaux tournoyants suivent la charrue, s'abattent, piquent des vers blancs... Je suis sûr qu'ils en laissent. (I, 428).

Ou bien celle du 15 août 1905 qui commence, elle aussi, de façon semblable :

Je travaille à présent dans le grenier, où une vaste table est couverte par les feuilles de mon roman ; une autre, plus petite, devant la fenêtre, est à côté de la chaise longue où je m'étends pour lire Stevenson. C'est là que je suis le plus loin des bruits du jardin et de la maison. Aujourd'hui, il pleut depuis le réveil ; je n'ai plus de plaisir qu'à lire et qu'à tâcher de travailler²⁸.

Il est intéressant, à cet égard, de noter que Gide introduit une description analogue dans *Paludes*, texte qui se présente, à plusieurs niveaux, comme l'expression ironique d'une pratique journalière²⁹. En effet, et par deux fois dans les premières pages de *Paludes*, on trouve une description « de la fenêtre » de la pièce où travaille le diariste Tityre, la première qui n'est rien de moins que l'ouverture du « Journal de Tityre », « ou Paludes » (l'œuvre en abyme) :

De ma fenêtre j'aperçois, quand je relève un peu la tête, un jardin que je n'ai pas encore bien regardé ; à droite, un bois qui perd ses feuilles ; au-delà du jardin, la plaine ; à gauche un étang dont je reparlerai³⁰.

La vue aperçue par la fenêtre par l'écrivain qui travaille est, visiblement, en quelque sorte représentative d'un certain diarisme chez Gide. Que ce soit pour voir sa propre figure dans un miroir judicieusement placé, ou, en « relevant un peu la tête », pour décrire ce qui est devant lui, le lieu a une fonction bien réelle. En le décrivant Gide renforce son image d'écrivain-diariste, il participe au lieu de l'écriture pour renforcer sa présence dans ce lieu. Le tout pour donner une dimension matérielle à une pratique qui se veut au plus près de l'immédiat, au plus près du présent de l'écriture.

Nous avons pu, dans le présent article, isoler d'autres procédés d'écriture qui soulignent à la fois la complexité et l'individualité de la pratique gidienne du journal. L'importance indéniable du lieu comme élément de construction ainsi que la signification des lieux « privilégiés » sont des phénomènes qui s'ajoutent à d'autres que nous avons évoqués auparavant — l'importance de l'acte d'écrire, l'autotextuel, des aspects de la genèse, le rôle

²⁸ *Journal*, t. I, pp. 475-6 (15 août 1905). Il y a aussi celle du 19 septembre 1938 qui, bien que manquant d'une référence au cahier ou à la pièce où Gide écrit, s'inscrit visiblement dans le même schéma : « De la fenêtre de ma chambre je contemple le proche rideau de grands arbres. Il vient de pleuvoir et, maintenant, le soleil [...] » (t. II, p. 623).

²⁹ Le fait que la trame centrale de *Paludes* est l'acte d'écrire, et qu'on y trouve le leit-motiv : « J'écris *Paludes* » (une espèce d'autotextuel romanesque), n'est pas étranger au parallèle que nous établissons ici.

³⁰ *Paludes in Romans, récits et soties, œuvres lyriques* (Paris : Gallimard, Bibl. Pléiade, 1958), p. 93. Rappelons que Tityre met ces lignes en vers deux pages plus loin : « De ma fenêtre j'aperçois / Quand je relève un peu la tête / La lisière d'un petit bois / Qui ne s'est jamais mis en fête » (p. 95).

Ce passage rejoint d'autres que nous avons cités où le lieu est présent d'une manière tout à fait prépondérante. Mais la description n'a pas valeur de témoignage — d'ailleurs nous ne pouvons pas dire, avec certitude, où Gide se trouve quand il écrit cette note ²⁶. La description prend sa valeur, pour Gide en tant que diariste, par le fait que la scène est « devant » lui — notons que ce mot est présent dans trois des quatre premières phrases ²⁷. Les énoncés autotextuel (« j'écris ») et référentiel (« le cahier vert ») ainsi que la description de la pièce où Gide se trouve et écrit (la « vaste table » dans la « galerie vide » de la « maison solitaire ») ancrent Gide dans sa pose de diariste. La description qui suit n'est autre qu'une prolongation de cette affirmation — sa longueur et son style le soulignent. En plus, le tout se passe dans un présent « divinement renouvelé » : présent, ou présence, qui est, après tout, l'autre composant de cette sorte d'écriture.

Ce passage, et cette préoccupation du présent, rappelle une autre note que nous avons déjà citée pour illustrer « l'écriture immédiate » tant pratiquée par Gide dans son *Journal*. En effet, la note en date du 13 mai 1906 commence avec un énoncé autotextuel (« J'écris ceci ») continue avec une description du lieu de l'écriture (« dans la grande chambre au-dessus de la cuisine » — cette fois-ci nous sommes bien à Cuverville), mentionne le cadre pour le « devant moi » (« entre les deux fenêtres ouvertes par où s'engouffre la tiède joie du soleil »), comprend également une référence à l'image de Gide lui-même en train d'écrire qu'il voit à travers « la glace sur la paroi au-dessus de ma table », puis parle de « l'instant » de l'écriture (le mot revient quatre fois en quatre lignes) pour enfin s'élaner dans une description des parties du jardin qu'il voit par la fenêtre :

L'herbe de la pelouse est profonde comme une herbe de cimetière. Les pommiers de la cour de ferme ne sont que d'épais flocons de fleurs. Leur tronc, passé à la chaux, prolonge leur blancheur jusqu'au sol. Pas un souffle qui ne m'apporte quelque parfum ; celui surtout de la glycine, à gauche, là, contre la maison, si surabondamment fleurie qu'on entend d'ici ses abeilles. (I, 530-1).

Une fois encore on a l'impression que la description n'a pas tant de valeur en elle-même, c'est plutôt le plaisir que prend Gide à décrire qui est à l'origine de ce passage, c'est le plaisir que prend Gide à *être-là* — formule qui prendra un sens plus concrète dans le chapitre suivant — en tant que diariste.

D'autres notes du *Journal* contiennent des références à ces éléments qui définissent le lieu et s'approchent de près de nos deux premiers exemples. Nous avons déjà cité, au milieu de cet article, la note du 8 octobre 1914 qui commence, elle, de façon tout à fait similaire : « J'écris ces lignes dans la petite chambre du second que j'occupe depuis mon retour ici ; la grande cour verte d'Hérouard est pleine de joyeuse lumière » etc. (I, 876-7). On

²⁶ Selon l'éditeur du premier tome du *Journal*, Éric Marty, Gide est à Cuverville (note 2 de la page 887, p. 1626). Mais si on retient cette hypothèse, comment expliquer la « terrasse dont l'escalier mène au jardin » (on pense plutôt à la Villa Montmorency) ou les « toits de la cité » ?

²⁷ Certes, on pourrait aussi faire une lecture métaphorique de la signification des « tiges contrariées » et leur obstination à suivre leur « pente naturelle », mais la motivation première pour cette longue description est sans doute, comme nous le proposons, ailleurs.

c'est le « devant moi » qui est décrit²³. Et s'il s'agit d'un paysage devant lui, ce n'est pas tellement le fait de décrire un « état d'âme », pour rappeler la devise d'Amiel, mais plutôt la description de ce « devant moi » qui permet à Gide de prolonger sa pose, de prolonger, pour tout dire, sa présence en tant que diariste.

Ainsi, et comme nous avons déjà vu, on trouve de temps en temps des notes où Gide se met, en quelque sorte, sur scène : « J'y entre » « je m'assieds » suivi de la description du « devant moi » : « cette plate-bande que j'ai là devant moi²⁴. » Nous en avons repéré d'autres qui, tout en présentant les mêmes éléments, rendent la juxtaposition de ces éléments d'autant plus parlante. Ce qui nous semble particulièrement révélateur est la combinaison de trois ou quatre éléments caractéristiques. D'abord un énoncé autotextuel, appuyé ou non par une référence au cahier et éventuellement par des indices qui situent le diariste dans la pièce où il écrit. Ensuite une référence à la fenêtre par où il observe la scène — fonctionnant comme une espèce de cadre pour la description du « devant moi ». Et, finalement, le « devant moi » qui, lui, peut prendre toutes sortes de formes. La note en date du 31 mai 1915, qui réunit tous ces éléments, est en quelque sorte un paradigme de ce que nous décrivons ; elle l'est d'autant plus qu'elle semble uniquement motivée par le désir de Gide d'écrire, de décrire, autrement dit d'être-là en tant qu'écrivain-diariste (le virage métaphorique de la fin de cette note, adressé au lecteur futur du *Journal*, souligne la nature tout à fait journalière de ce passage). Nous citons le paragraphe en entier — la majeure partie de la note —, y compris la longue description de ce que l'auteur voit par la fenêtre, parce que sa longueur est elle-même significative :

Je décrirai d'abord ce que j'ai là devant les yeux mortels. Instant parfait de grâce éphémère, divinement renouvelé, dans chaque battement de mon cœur. Printemps qui me conseille encore, que tout entier j'écoute, tes interprètes : fleurs, nuages, et chants d'oiseaux. Là devant moi sur cette vaste table, le cahier vert où j'écris, seul dans la galerie vide de cette maison solitaire. *Devant moi* cette porte-fenêtre ouverte sur une petite terrasse dont l'escalier mène au jardin. Les tiges courbes de la glycine cherchent appui sur le fil que je tendis hier entre le toit de tuile et la rampe ; j'ai remarqué qu'elles tournaient toujours de gauche à droite, comme mues par une volonté devant laquelle ma volonté devait se taire, car les tiges contrariées que je m'obstinais à incliner différemment retombaient, au lieu de prendre appui sur le fil. Plus loin un acacia en fleurs avance sur un mur de verdure, plein de pertuis charmants où jouent les rayons de la brise. J'ignore un peu plus loin les maisons, les toits de la cité dont me parvient pourtant la rumeur. Plus loin encore une campagne diaprée, que coupe tout à coup un fossé plein d'angoisse et de sang ; la guerre dont me parvient incessamment l'horreur. Plus loin par quel effort insurmontable de l'amour, est-ce toi que j'entrevois (car l'espoir ne peut abdiquer en mon cœur) au-delà des pleurs et du deuil — ô toi qui me liras, qui m'aimeras alors que j'aurai cessé de vivre, toi que j'aime et pour qui j'écris²⁵.

²³ Pourtant, on trouve d'autres références aux miroirs dans le *Journal*. Voir, par exemple, la note en date du Dimanche [13 mai] 1906 (t. I, p. 530).

²⁴ *Journal*, t. I, p. 437 (« Petit square des Invalides », 20 mars 1905). Ou bien « Devant moi, dans le bassin plein d'eau pleine de plantes, » t. I, p. 405 (Dimanche [décembre 1903]).

²⁵ *Journal*, t. I, pp. 887-8 (31 mai 1915) ; nous soulignons.

Hôtel Rheineck. Charmante salle de restaurant formant grande baie vitrée face au Rhin. J'écris ceci tout en dînant. (II, 199).

[...] j'entre, après de longues hésitations, dans un morne petit restaurant, où j'écris ceci en achevant un dîner à prix fixe [...] (II, 546).

[...] dans la salle du restaurant du *Shepherd* où j'écris ceci [...]. (II, 646).

Et si Gide peut combiner restaurant — on voit souvent le bout de phrase : « j'écris ceci tout en dînant... » — et gare, deux lieux privilégiés du *Journal* sont ainsi conjugués :

Avant, j'arrivais en avance d'un quart d'heure sur le départ d'un train ; mais maintenant, de plus d'une heure. Ce qui me permet de dîner au buffet de la gare ; où j'écris ceci. (II, 303-4).

Morne attente au buffet de Tarascon, où j'écris ceci tout en dînant. (II, 334).

En somme, nous pouvons ranger les restaurants, eux aussi, parmi les lieux privilégiés pour l'écriture du *Journal* gidien.

Il serait possible d'isoler d'autres lieux d'écriture qui reviennent plus ou moins fréquemment dans le *Journal*²¹ ; mais après tout, ce n'est pas tant la variété des lieux qui nous intéresse que pourquoi et comment Gide introduit ces lieux dans son écriture. Sur cette question, l'analyse de la juxtaposition de certaines références qu'on trouve répétées dans le *Journal* nous offrira un autre aperçu sur Gide et les lieux d'écriture.

Commençons par regarder le premier paragraphe de la note en date du 18 octobre 1907. C'est le passage, souvent cité, écrit au « bureau-secrétaire » hérité d'Anna Shackleton qui est également mentionné dans *Si le grain ne meurt*²². Non seulement ce paragraphe commence-t-il avec un passage autotextuel, il est, en réalité, une longue description d'un lieu d'écriture — à sa lecture on est de nouveau amené à se rendre justement de l'importance du lieu de l'écriture pour Gide :

J'écris sur ce petit meuble d'Anna Shackleton qui, rue de Commaille, se trouvait dans ma chambre. C'était là que je travaillais ; je l'aimais, parce que dans la double glace du secrétaire, au-dessus de la tablette où j'écrivais, je me voyais écrire ; entre chaque phrase je me regardais ; mon image me parlait, m'écoutait, me tenait compagnie, me maintenait en état de ferveur. Je n'avais plus, depuis, écrit à cette place. Je retrouve ces derniers soirs les sensations de mon enfance. (I, 578).

Si, dans les pages précédentes, nous avons suggéré que l'écriture qui se pratique dans les lieux publics trahit une préoccupation, de la part de Gide, de l'image qu'il donne aux autres, ici, bien sûr, c'est l'image qu'il offre à lui-même qui est au cœur de la note. Pour nous, cette description est un indice de ce qui est en jeu quand Gide décrit les lieux de l'écriture de son *Journal*. Que ce soit l'image donnée aux autres ou la pose que le diariste prend pour lui-même, c'est toujours une pose. Certes, ce n'est que rarement que Gide se met devant un miroir et enregistre l'image qui s'y reflète. Plus souvent

²¹ Par exemple le lit constitue un autre lieu privilégié du *Journal* — quoique, bien sûr, dans ce lieu Gide ne pense pas à la pose qu'il offre aux autres. Voir, notamment, *Journal*, t. I, pp. 356 (10 octobre 1902), 445 (11 mai 1905), 1027 (10 mars 1917), 1049 (9 décembre 1917) et 1272 (24 décembre 1924).

²² *Si le grain ne meurt* in *Souvenirs et voyages* (op. cit.), p. 235.

sentiment qu'il est en voyage dans le train. Comment expliquer autrement la fréquence de passages qui mentionnent le fait que le diariste écrit dans le train, et que souvent ces passages sont remarquablement similaires ? Après un séjour particulièrement éreintant à Paris en 1905 : « J'écris dans le train qui m'emporte. Enfin ! » (I, 464). Au début de 1906 : « J'entame [ce cahier]-ci dans le train qui m'emmène à La Roque. » (I, 503). À la fin de 1909 pour l'enterrement de Charles-Louis Philippe : « J'écris ceci dans le train qui m'emporte » (I, 615). En janvier 1912 : « J'écris ceci dans le train qui me ramène à Paris, près de Em. » (I, 707). Au début de la guerre de 14-18 : « J'écris ces lignes dans le train qui m'emporte à Offranville, d'où je pense m'embarquer demain pour Londres. » (I, 816). Un mois plus tard, cette fois-ci dans la direction inverse : « J'écris dans le train qui m'emmène à Paris ; le dernier, dit-on, qui sera laissé à la disposition des voyageurs. » (I, 824). Et encore tout près de la fin de la guerre, et cette fois-ci en version bilingue : « En wagon — going to Paris. » (I, 1048). Dans tous les passages de ce genre, en présentant, aussi sommairement que ces quelques mots, le lieu de l'écriture, le diariste enregistre du même coup l'itinéraire de sa vie. Le lieu, en l'occurrence, joue un rôle supplémentaire — ces passages sont autant de bornes sur le chemin de sa vie. Mais la fréquence de ces allusions aux trains trahit une conception similaire à nos précédents exemples du lieu de l'écriture ; loin d'être fortuit ou un passe-temps anodin, ces évocations de lieu soulignent le rôle que le lieu peut jouer à l'intérieur de la pratique journalistique gidienne.

Si les références aux bancs, aux environs des gares et aux trains ponctuent le *Journal* jusqu'aux années 1920, on trouve de moins en moins de références à ces lieux dans la deuxième moitié du *Journal*. En effet, à partir de 1923, Gide semble préférer des lieux plus en retrait. Ainsi les références aux terrasses de cafés et surtout aux salles de restaurants remplacent celles aux bancs²⁰. Pourquoi ce changement ? Est-ce simplement que l'homme de bientôt soixante ans se sent plus à l'aise, pour écrire, sur une chaise et devant une table ? Ou est-ce que nous entrevoyons ici une évolution de sa pratique — pour ne pas parler de ses mœurs sexuelles ? Ce changement est peut-être un indice que Gide cherche un autre public au milieu duquel il veut parader. Quoi qu'il en soit, ce qui est significatif c'est que les lieux mentionnés sont toujours ceux qui risquent d'être exposés aux regards d'autrui et aussi, bien sûr, le fait que Gide continue de les noter, de les décrire, même si les salles de restaurants offrent, en général, peu d'animation :

J'écris ces lignes dans la salle à manger du *Gouverneur général Jonnart* ; mon regard cherche de table en table un convive avec qui souhaiter causer. Du reste, nul désir de parler, ni de sourire à personne. (II, 108).

Comme pour les passages qui évoquent un voyage en train, l'évocation du lieu est souvent très laconique :

J'écris ceci dans la salle à manger de l'hôtel des bains, à Étretat que j'ai gagné à bicyclette. (I, 1265).

²⁰ La dernière référence à un banc sur lequel Gide écrit se trouve dans la note du 15 mai 1924 (t. I, p. 1248).

journalière gidienne. C'est également, bien sûr, un lieu plein de sens pour Gide : lieu de rencontres, de croisements et de fuites, on pense à l'usage qu'il en fait dans *Les Faux-Monnayeurs* avec, par exemple, l'épisode où Édouard perd son bulletin de consigne, ou dans *Les Caves du Vatican*, où le train sert de décor pour le fameux acte gratuit de Lafcadio. Selon les frères Wald Lasowski, « l'univers des gares et des trains a toujours été pour Gide le lieu d'une excitation, d'une inspiration essentielle ¹⁶ ». Mais que cela soit vrai ou non, on pourrait répliquer que, en ce qui concerne l'écriture du *Journal*, il est bien plus pertinent que les gares sont aussi des endroits où l'on est souvent amené à attendre, et donc à meubler ses moments d'attente avec une activité. Comme c'est le cas dans ce passage de 1905 : « Assis à la table d'un café devant la gare, j'écris au hasard n'importe quoi. Je sens que je ne vais savoir remplir que d'ennui cette attente. » (I, 480). Et un autre exemple, de 1928 : « Échoué devant un "cointreau", dans le débit en face de la gare d'Auteuil. [...] J'écris ces lignes pour m'occuper en attendant l'heure ¹⁷. » Attente d'un train ou attente tout court ? Les gares, comme les bancs, sont des lieux où l'attente, parce qu'elle est de mise, n'est pas suspecte. Ainsi Gide peut conjuguer son intérêt pour ce milieu, voire même sa quête pour des « aventures », avec ses activités de diariste, tout en attirant le regard des autres avec son crayon et son cahier, bref avec son allure d'écrivain. Mais tout de même, il nous semble que, plus qu'un simple passe-temps, un texte journalier qui est écrit dans une gare prend un certain sens, a une certaine importance, en raison du fait qu'il y est écrit.

Sans doute plus explicites sont les notes écrites dans le train lui-même. Une fois encore c'est un lieu où l'on doit occuper l'attente, et une fois encore la possibilité de contact avec les autres est garantie ¹⁸. Mais à la différence des bancs publics, et de la gare elle-même — qui offre, il est vrai, la promesse d'un voyage (on peut dire que la gare est au voyage ce que le désir est à la volupté, et on sait combien la sexualité gidienne est centrée sur l'attente) — l'écriture dans le train est témoignage direct du mouvement. Témoignage direct quelquefois au sens concret, car l'écriture des manuscrits montre que Gide est, effectivement, en mouvement. Mais surtout témoignage direct dans le sens qu'une note écrite dans le train est la preuve même que Gide est en voyage. Être de voyage, de déplacement, de fuite en avant, on ressent derrière l'insistance que Gide met à noter ce lieu d'écriture l'émotion — le mot n'est guère trop fort ¹⁹ — que lui procure le

¹⁶ Wald Lasowski, *op. cit.*, p. 23.

¹⁷ *Journal*, t. II, p. 78 (29 mars 1928). Voir aussi, pour les passages écrits en attendant à la gare, t. II, pp. 198 (Dimanche 26 « (?) » avril 1930), 304 (12 septembre 1931) et 334 (8 janvier 1932).

¹⁸ Et on sait que Gide en profite quand il en a l'occasion. Voir, par exemple, le récit d'un voyage en train de Biskra à Alger avec Madeleine pendant leur voyage de noces (*Et nunc manet in te in Souvenirs et voyages*, éd. Pierre Masson, Paris : Gallimard, Bibl. Pléiade, 2001, pp. 947-8). Et aussi la description d'un voyage en train typique, dans Wald Lasowski, *op. cit.*, pp. 22-3.

¹⁹ Comme on peut le constater dans ce passage de 1935 : « Sitôt dans le train, vers Marseille, ma pensée, libérée enfin de ces tracas constants qui m'obsèdent, redevient agile, active, créatrice. C'est une volupté indicible et comparable à aucune autre. » *Journal*, t. II, p. 507 (30 octobre 1935).

Plutôt que d'un lieu où on peut décrire, ici le banc se présente comme un lieu de refuge, lieu où on peut « déguster » quelques moments de quiétude. Mais ce qu'il y a d'intéressant, pour notre propos, c'est le fait que ce lieu, le banc, devient sujet du *Journal* — bien qu'ici l'allusion ne soit qu'anecdotique.

Après 1906, et son installation à la maison d'Auteuil, c'est un autre espace public qui fournit des bancs pour notre diariste : le Bois de Boulogne, à deux pas de la villa Montmorency :

J'achève le médiocre article de Sainte-Beuve sur Grimm, prends quelques notes au sujet de Barrès, puis sors par la porte du Bois, emportant Montaigne et les lettres de Flaubert à sa nièce. J'écris ces lignes, assis sur le premier banc vide. Il fait beau. L'air est délicieux à respirer¹⁴.

Et six ans plus tard, dans la note du 17 février 1912, les bancs du Bois y figurent toujours :

Je ne puis que noter en courant la vie un peu tourbillonnaire de ces derniers jours. J'écris, assis sur un banc du Bois ; le temps était radieux ce matin ; c'est le secret de mon bonheur. Mais déjà le ciel se recouvre ; j'ai besoin d'Apollon ; je dois partir. (I, 716).

Donc les bancs ne sont pas toujours aussi pratiques pour l'écriture qu'ils en ont l'air. Quoi qu'il en soit, on trouve d'autres bancs ici et là pendant ces années-là¹⁵. Si, souvent, Gide accompagne ces notes écrites en plein air de commentaires sur le temps — le temps se lit souvent comme une métaphore qui représente son état d'esprit — ce qui est surtout intéressant c'est qu'il y inclut des références justement au siège ou il s'assoit. Pourquoi, justement, ces références aux bancs ? Pour nous c'est en partie un réflexe lié à la signification du banc chez Gide. Si le banc est effectivement un « site capital » de l'imaginaire gidien, il n'est pas surprenant que Gide ait d'abord envie de les trouver pour rédiger un texte auquel il tient tant, et ensuite qu'il les mentionne dans ce texte pour, en quelque sorte, en jouir davantage. Mais c'est aussi, plus généralement, un indice de l'importance du lieu de l'écriture pour Gide : le lieu est un composant important de la pratique du journal chez lui, il n'est donc pas étonnant que ce lieu se trouve inscrit dans le texte du *Journal* lui-même.

En fait la limite entre des raisons pratiques et celles plus symboliques est souvent difficile à établir. L'absence de notations que Gide signale dans le passage suivant, écrit en URSS en 1936, est-il uniquement le résultat, comme il le maintient, d'une pénurie de bancs ? « Il me vint en cours de promenade, ce matin, quelques pensées de nature assez poétique. Je ne les pus noter, faute de banc où m'asseoir. » (II, 537). En tout cas les amateurs du *Journal* de Gide peuvent être reconnaissants : les espaces publics français, par contraste avec ceux de l'URSS, sont bien munis en matière de bancs !

Si le banc public est un lieu qui offre certaines possibilités pour Gide en tant que diariste, les environs des gares, et les trains eux-mêmes, comme nous l'avons dit plus haut, constituent un autre lieu privilégié pour l'écriture

¹⁴ *Journal*, t. I, p. 518 (8 avril 1906).

¹⁵ Voir, par exemple, la note en date du 15 mai 1924 (t. I, p. 1248).

cas chez Gide, suspect. Et lié à cela est le plaisir que Gide semble prendre à être vu, cahier en main, à écrire sous le regard des autres : la pose d'écrivain-diariste (« j'écris pour avoir l'air d'écrire ¹¹ »). Mais tout compte fait c'est une pratique du journal qui est aux antipodes du stéréotype du genre, stéréotype qui tend à présenter la pratique du journal comme une activité qui se fait à l'intérieur, loin du regard d'autrui, et souvent à la fin de la journée. Pour Gide, par contre, et c'est quelque chose qui deviendra évident dans les pages qui suivent, l'écriture du *Journal* est aussi, voire de préférence, une activité qui se pratique dehors.

Nous allons maintenant regarder quelques passages où Gide note qu'il écrit sur un banc. Mais rappelons tout de suite que nous avons déjà vu quelques notes qui parlent des bancs. Il y a notamment la description de « l'aimable square » en Algérie qui commence, rappelons-le, ainsi : « Près de l'hôtel, la porte de l'aimable square est ouverte. J'entre ; je m'assois sur un banc ¹². » Et deux ans plus tard (mars 1905), la description du « petit square des Invalides » commence, elle aussi, à peu près de la même manière : « Vais-je me reposer dans ce jardin ? Oui, j'y entre, et ne fût-ce que pour un instant, m'y assieds. » (I, 437). Il y a aussi les bancs de Cuverville, certes moins publics, un « devant la maison » qui figure dans un passage que nous avons cité plus haut : « J'écris ceci sans presque plus y voir, après dîner, sur le banc devant la maison. » (I, 806). Et celui « de l'avenue » que Gide mentionne dans, par exemple, le passage d'octobre 1921 que nous avons déjà cité : « J'écris ces lignes sur le banc de l'avenue qui fait face à la hêtraie de Valentine ¹³. » Dans ces quatre exemples c'est avant tout la possibilité qu'offre le banc d'observer et de décrire — conjugué, sans doute, avec le plaisir d'écrire dehors — qui est à l'origine du choix de lieu. Mais on ne peut jamais écarter la possibilité que Gide s'intéresse aussi à sa pose d'écrivain, qu'il songe à soigner, en même temps, son image d'homme de lettres.

C'est à Paris, bien sûr, que les bancs des jardins publics servaient comme un lieu à la fois pour écrire et pour être vu. La note en date du 10 mai 1905 offre un bon exemple. Elle est écrite au crayon — comme la plupart des notes écrites dehors —, d'une écriture très peu soignée, et commence avec une brève description du lieu : « Jardin du Luxembourg, 9 heures du matin. Temps splendide. » Si, ensuite, la note aborde quelques-uns des thèmes familiers du *Journal* : lectures, aventures nocturnes de la veille, résumés de conversations avec des proches (en l'occurrence son neveu, Paul), Gide retourne au sujet du lieu de l'écriture dans le cinquième paragraphe de la note :

Tandis que [Paul] va s'inscrire à la faculté de droit, je l'attends sur un banc du Luxembourg et déguste ce quart d'heure de solitude qui sera, je le crains, le meilleur, le seul bon de ma journée. (I, 443).

¹¹ *Journal*, t. I, p. 440 (« Bordeaux » [mai] 1905).

¹² *Journal*, t. I, p. 405 (Dimanche [décembre 1903]).

¹³ *Journal*, t. I, p. 1136 (4 octobre 1921). Ce même banc figure dans la note en date du 3 octobre 1916 (t. I, p. 960).

ne regagne Paris pour, quelques mois plus tard, commencer sa collaboration au foyer Franco-Belge. S'il est impossible de savoir si la mention de « ces lignes », au début de ce passage, est une référence à ce qui précède ou uniquement aux lignes qu'il est en train d'écrire, ce qui est sûr, c'est que le lieu de l'écriture et le diariste dans ce lieu sont au cœur de la note :

J'écris ces lignes dans la petite chambre du second que j'occupe depuis mon retour ici ; la grande cour verte d'Hérouard est pleine de joyeuse lumière. Des enfants gaudent les pommiers, et j'écoute avec ravissement la pluie des fruits, que les femmes ramassent dans l'herbe courte. (I, 876-7).

Ci-dessous, nous allons étudier quelques passages du *Journal* où Gide associe une référence à l'écriture journalière — souvent un énoncé autotextuel — à une description de ce qu'il découvre de la fenêtre de son lieu d'écriture ; on verra que ce passage n'est pas si loin, dans ses composants, de ce modèle. Ce qu'il y a de typique — ceci se voit également dans nos précédents exemples — c'est le lien que Gide crée entre sa personne comme diariste (« j'écris ces lignes »), sa description du lieu de l'écriture (« la petite chambre du second ») et une description plus générale, cette fois-ci comprenant non seulement la lumière de la « grande cour verte d'Hérouard » mais aussi le bruit de fond de la « pluie des fruits ». Une fois encore, c'est le moment de l'écriture qui est privilégié, mais en parallèle avec le lieu, les deux formant un tout qui nous semble particulièrement significatif.

LES LIEUX PRIVILÉGIÉS

On commence à apprécier jusqu'à quel point l'écriture journalière, pour Gide, est aussi une activité qui se pratique dehors quand on fait le compte de toutes les mentions de « bancs », comme lieu d'écriture, dans le *Journal*. Le banc constitue, en effet, un des lieux privilégiés du *Journal* gidien.

Si on souhaite écrire dehors le banc est tout d'abord simplement un lieu pratique : un lieu où l'on peut sortir cahier et stylo, ou plus souvent crayon, et écrire convenablement. Mais le banc, si du moins il se trouve dans un lieu public, est plus que simplement pratique pour Gide, il a un sens. Pour citer les frères Wald Lasowski, le banc « s'affirme dans l'imaginaire de Gide un site capital⁸ ». Un « site capital » pour, sans doute, de nombreuses raisons, mais surtout parce qu'il est souvent dans un lieu « ouvert à la rencontre, à l'échange⁹ ». Par exemple, on trouve de nombreuses notes du *Journal* écrites sur les bancs du Jardin du Luxembourg et du Bois de Boulogne, et on imagine que Gide n'est pas insensible au fait qu'au moins ce premier est un lieu fréquenté par enfants et lycéens — on n'a qu'à se rappeler, pour apprécier ce que Gide trouve d'attrayant dans ce lieu, le début des *Faux-Monnayeurs*. En plus, l'activité d'écrire, une fois qu'on s'installe sur un banc, est quelque chose qui donne, on l'a déjà vu, une « contenance¹⁰ » ; attitude utile si le fait d'observer est souvent, comme c'est le

⁸ Wald Lasowski, *op. cit.*, p. 84.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ « Écrit cela pour me donner une contenance pendant que deux enfants de Brun[eval] jouaient entre eux. » (*Journal*, t. I, p. 309 : « Écrit à Bruneval », septembre [1901]).

pourquoi ajoute-t-il ce « J'écris ces lignes » ? Ce qui est sûr, c'est que pour le lecteur de ce passage cet énoncé autotextuel est une garantie de l'immédiateté de l'écriture. À l'opposé du passage à propos du jardin aux Sources, on ressent ici une présence d'écriture qui rend la scène elle-même d'autant plus présente. Mais pour Gide, au moment de l'écrire, l'autotextuel a sans doute une autre fonction. On pourrait parler, comme nous l'avons fait ailleurs, d'une pose. Mais la nature et la fréquence de ces passages nous suggèrent qu'il y a bien plus dans ce recours de Gide à l'autotextuel lié à une description. Tout se passe comme si Gide avait besoin de rendre sa présence en tant qu'écrivain-diariste plus évidente, de l'épaissir en se la rappelant à lui-même. Nous verrons plus tard comment cette participation au lieu pourrait s'inscrire dans une optique plus générale de l'écriture journalière gidienne. Mais n'anticipons pas cette analyse. Ce qui est certain c'est que, venant à la fin d'un passage qui évoque un lieu, cet énoncé autotextuel est assez exceptionnel pour le *Journal* de Gide. En effet, la plupart de ces passages autotextuels, comme nos deux exemples qui suivent, se situent, et sans doute significativement, près du début de la description du lieu.

Tournons-nous à présent vers un autre passage où le lieu de l'écriture devient le sujet du *Journal*. Il s'agit d'une longue note de mai 1906, écrite à Cuverville, et dans laquelle Gide décrit, dans un style qui semble montrer qu'il prend un certain plaisir à simplement décrire, la tentative que fait un de ses fermiers pour capturer un essaim d'abeilles. Dans la première partie de cette note, datée « Dimanche, 3 heures », après avoir décrit les premières tentatives de capturer l'essaim, Gide s'installe dans « l'allée aux fleurs » du jardin de Cuverville et se met à décrire la scène. Voici le paragraphe qui en résulte :

J'ai quitté la place, écrasé de soleil. J'écris ces lignes dans l'allée aux fleurs dont la partie voisine du potager est dans l'ombre. Je vois en face de moi, par-dessus le sombre rideau des lauriers de Portugal, le haut du mur de la maison où les grands sapins déjà portent leur ombre. À ma gauche, la ligne en fuite des espaliers ; sur leur faite, le rouge vif des tuiles nouvelles ; la branche d'un grand pommier neigeux s'élance et se balance dans la félicité de l'azur. (I, 533).

Situé à l'intérieur d'une longue description pittoresque et détaillée de la tentative pour capturer l'essaim, ce paragraphe s'insère dans ce même mouvement de description et pourrait être lu comme une sorte d'exercice littéraire — n'est-il pas vrai que Gide dit, ailleurs, qu'un des rôles de l'écriture journalière est de « ne point laisser se rouiller [s]a plume⁷ » ? Mais de nouveau il semble qu'il y ait plus dans ce geste de décrire le lieu de l'écriture. Commencant avec un énoncé autotextuel, la description prend au moins une partie de sa signification du fait qu'on y trouve cet énoncé autotextuel et les références où Gide se situe par rapport à la scène qu'il décrit : « Je vois en face de moi », « À ma gauche ». Une fois encore c'est le diariste se peignant — et se peignant comme écrivain-diariste — à l'intérieur de la scène qui semble au moins aussi important que la description elle-même.

Un dernier exemple nous est fourni par une note d'octobre 1914. C'est un paragraphe de la dernière note du séjour de Gide à Cuverville avant qu'il

⁷ *Journal*, t. II, p. 693 (14 mai 1940).

J'écris ceci sans presque plus y voir, après dîner, sur le banc devant la maison. Une telle inquiétude de toute la chair que je ne pourrai ni lire, ni travailler, ni dormir. (I, 806).

Quel est le rôle joué par le lieu de l'écriture dans cette note ? Et pourquoi Gide l'évoque-t-il ? On pourrait répondre, comme nous l'avons fait en parlant précédemment de l'autotextuel, que la description du lieu ne serait rien de plus qu'une continuation du compte rendu de la journée. C'est une autre façon de préciser l'itinéraire de sa journée, une autre façon de dire qu'après la promenade de la fin de l'après-midi suivie par le dîner, au moment où la nuit tombe, le diariste est sorti s'asseoir « sur le banc devant la maison », toujours dans un état d'inquiétude. Mais, et comme nous l'avons déjà laissé entendre, il nous semble qu'il y a autre chose derrière cette présentation du lieu de l'écriture ; que Gide, en notant le lieu de l'écriture, fait un geste qui trahit quelque chose du fonctionnement du journal chez lui. Mais avant d'examiner en détail cette prédilection pour l'évocation des lieux de l'écriture, finissons notre hiérarchie de l'importance du lieu en regardant quelques passages du *Journal* où le lieu de l'écriture a une importance tout à fait capitale.

Tout d'abord un paragraphe tiré d'une note du *Renoncement au voyage*. S'il est vrai que la description des lieux est bien le propre d'un recueil de notes de voyage, le deuxième paragraphe d'une note écrite en Algérie un certain dimanche de décembre 1903, et recueillie ensuite dans *Le Renoncement au voyage*, est intéressant à au moins deux égards. Premièrement, pour la description du lieu ; et deuxièmement, pour le fait que l'énoncé autotextuel ne vient qu'à la fin de la description — fait qui est assez rare chez Gide. Voici le paragraphe en entier :

Près de l'hôtel, la porte de l'aimable square est ouverte. J'entre ; je m'assois sur un banc. Frej', le mari de la belle juive Goumarrah', balaye les allées, fait la toilette du jardin. Devant moi, dans le bassin plein d'eau pleine de plantes, sur un rocher moussu, de l'eau s'égoutte en clapotant. J'écris ces lignes. (I, 405).

Il y a deux motifs à souligner dans ce passage. D'abord, en tant que voyageur soucieux d'enregistrer ce qui se présente à lui, Gide décrit la scène avec tout ce qu'elle offre d'exotique. C'est un peu à la façon d'un touriste qui prend en photo ce qu'il voit. Mais bien plus que la description d'un square nord-africain telle qu'elle serait reproduite dans un cliché touristique, Gide décrit la scène de façon à ce que sa présence y soit incorporée, qu'il devienne partie intégrante de celle-ci. « J'entre », « je m'assois », « devant moi » : trois fois en quelques lignes il évoque sa participation au lieu d'une manière qui n'est pas sans rappeler la scène du square des Invalides : « j'y entre [...] m'y assieds [...] cette plate-bande que j'ai là devant moi ⁶. » Et comme si ce n'était pas assez, il ajoute, pour finir, et en quelque sorte en répondant au mouvement du balai de l'autochtone : « J'écris ces lignes ». Ici, non seulement Gide est soucieux de décrire le lieu et de noter sa présence dans celui-ci, mais il souligne également, en ajoutant la phrase autotextuelle, sa présence en tant qu'écrivain-diariste. Mais justement,

⁶ Passage du 20 mars 1905, dont nous avons parlé dans notre étude sur l'autotextualité (*Journal*, t. I, p. 437).

gare » d'Alès (I, 480), et finit, dans une écriture au crayon et très peu soignée, quelque part, sans doute, aux Sources. Mais c'est la note suivante, celle qui est « datée » uniquement avec le lieu de l'écriture, « Nîmes (Les Sources) », qui nous intéresse particulièrement. Elle est écrite à l'encre, d'une écriture assez soignée, et se limite à une seule phrase : « J'aime, dans ce jardin, cette odeur résineuse et sèche. » (I, 480). L'évocation du lieu atteint ici, il est vrai, une sorte d'absolu : la note n'est autre que la description de la sensation que ressent le diariste à son contact. Si beauté il y a dans cette phrase, c'est une beauté similaire à d'autres évocations de lieux dans le *Journal* — nous pensons, par exemple, à la note écrite à Bordeaux en mai de cette même année. Mais par contraste avec le passage de Bordeaux qui commence par les mots : « J'écris, pour avoir l'air d'écrire, chez ce petit barbier [...] » (I, 440), dans cette phrase sur le jardin des Sources il n'y a pas d'énoncé autotextuel. Par conséquent, le lieu de l'écriture est, d'une certaine façon, à la fois présent et absent. Présent, parce qu'on sait que Gide se trouve aux Sources, c'est-à-dire chez son oncle, et qu'il parle de « ce » jardin. Mais absent aussi, parce que le diariste ne se soucie pas, outre ce démonstratif « ce », de se situer par rapport à son écriture. Ainsi, bien que le lieu soit au cœur de la note, le diariste n'est pas présent dans son évocation : nous ne savons pas où Gide se trouve au moment de l'écrire. En fait, tout porte à croire que cette note est écrite à l'intérieur : elle est une des rares de ce début de cahier 19 écrite à l'encre, et d'une écriture soignée ; si Gide l'avait écrite au jardin, il serait plus probable qu'elle soit écrite au crayon — quoique, bien sûr, ceci ne soit que supposition. En résumé, en comparant cet exemple avec celui d'avant, nous voyons qu'il y a une distinction à établir entre d'un côté l'importance du lieu, et de l'autre l'importance du lieu de l'écriture. En plus, c'est le moment de l'écriture qui distingue l'un de l'autre — c'est-à-dire si l'on accepte notre supposition que cette phrase des Sources est écrite, disons, après coup. C'est une distinction qui est à retenir en examinant les exemples qui suivent.

La deuxième note du cahier 17, commencé pendant l'été 1914, nous fournit un exemple où l'addition d'un commentaire autotextuel rend le lieu de l'écriture tout à fait présent, mais en l'occurrence dans un passage où le lieu a sans doute une moindre importance que celui du passage précédent. Gide est à Cuverville le 9 juillet — la veille, il date sa note, la première du cahier : « Cuverville, 8 juillet » — et ce 9 juillet il amorce la note avec un commentaire référentiel bien gidien : « Ce carnet m'inspire beaucoup moins que l'autre. » Dans les paragraphes qui suivent il évoque son état d'esprit (« abominablement tourmenté »), raconte une petite anecdote à propos d'un pigeon voyageur qui est venu se poser « tantôt » sur le rebord d'une des fenêtres de la maison, et enfin consacre un paragraphe entier à la description de sa promenade du soir. Si le diariste a ainsi déjà jalonné sa note avec des repères temporels (le « tantôt » de l'apparition du pigeon etc.) et même introduit un certain élément de l'instantané en parlant du carnet dans lequel il écrit, le dernier paragraphe de la note réunit ces deux données tout en présentant le lieu de l'écriture d'une façon bien nette :

rapport à notre précédent exemple, le lieu, dans ce passage, est beaucoup plus présent : le lieu joue un rôle certes secondaire, mais il est quand même bien présent, à l'intérieur de la note.

Si, pour le reste de l'année 1920 Gide est à Paris — mis à part un bref séjour chez Martin du Gard —, le lieu où est écrite la première note pour 1921 ne laisse pas de doute. En effet, non seulement Gide commence-t-il en « datant » sa note avec le lieu de l'écriture, « Cuverville, 1^{er} janvier », mais le début de la note elle-même commence avec une autre référence au lieu : « Arrivé hier soir à Cuverville ». Est-ce dire que le lieu est d'autant plus important ? Voilà qui n'est pas certain. Mais un des paragraphes de cette première note de 1921 révèle un rapport bien plus direct avec le lieu de l'écriture. Après quelques paragraphes où Gide fait un compte rendu de son trajet de Paris et de la journée du 1^{er} janvier, on trouve cette phrase sur ses projets littéraires : « J'ai devant moi la préface d'*Armance*, le chapitre intermédiaire de *Si le grain ne meurt*, et cet énorme roman qu'il me faudrait commencer d'échafauder. » (I, 1116). Le sens exact de ce passage est ambigu. D'un côté on peut choisir de lire la mention « devant moi » en quelque sorte temporellement : c'est le travail à suivre, ce qui reste à faire qui est « devant » l'auteur. D'un autre côté le « devant moi » peut être pris comme une référence concrète à ce qui est sur le bureau sur lequel Gide écrit : Gide a, « devant » lui, plusieurs piles de manuscrits et de notes. Si on retient cette deuxième interprétation il est évident que le lieu de l'écriture est présent d'une manière tout à fait différente de nos précédents exemples. Gide commence à peindre ici — d'une façon, il est vrai, très élémentaire — le lieu de l'écriture du *Journal*. Bien qu'on n'ait pas un commentaire autotextuel pour en quelque sorte ancrer l'énoncé dans un présent réfléchi — quelque chose, par exemple, du genre : « En écrivant ceci je vois devant moi les manuscrits de ma préface... » —, le lieu fait une apparition réelle dans l'écriture journalière.

Avant de regarder une évocation du lieu par le biais, justement, de l'autotextuel, considérons une autre sorte de passage où le lieu joue un rôle prépondérant. Le début du cahier 19, commencé en septembre 1905 en route pour « les Sources », la propriété des Charles Gide près de Nîmes, est un mélange assez hétéroclite de notes écrites au crayon, à l'encre, d'une écriture très soignée et d'une écriture à la limite de la lisibilité. Cette irrégularité de l'écriture de ce début de cahier s'explique peut-être par le fait que le diariste est en voyage, ou plutôt que ce voyage se conjugue avec une phase du *Journal* où Gide est particulièrement intéressé par l'écriture du « n'importe où » — c'est-à-dire par l'écriture journalière qui se fait justement n'importe où, là où l'envie le prend. Ainsi les premières lignes, au crayon, sont écrites dans le train au passage de Lyon ; et pour la deuxième note, datée « Les Sources — Alais. — Malataverne », il commence à écrire « Du siège de la voiture ⁵ », continue à l'encre « à la table d'un café devant la

frères Wald Lasowski voient, dans la forme compliquée de cette villa, un effort de Gide pour « compliquer à l'infini les lieux ». Patrick et Roman Wald Lasowski, *André Gide : une journée particulière* (Paris : Jean-Claude Lattès, 1992), p. 14.

⁵ *Journal*, t. I, p. 1501 (variante d de la page 479).

n'en est pas une : il n'y a pas de dimanche 8 janvier en 1912 — Gide écrit la note suivante :

Je m'étais promis de reprendre ce journal et de le tenir régulièrement à partir du 1^{er} janvier. Mais je me suis traîné si misérablement ces derniers jours que, même à contrecœur, je ne fusse parvenu à rien écrire. Au vrai je n'ai même pas essayé. (I, 701).

À s'en tenir au contenu de la note et aux détails que Gide nous livre avec celle-ci, nous n'avons aucune idée du lieu où il écrit. La dernière note où il y a mention d'un lieu est celle qui a été écrite, deux mois auparavant, dans la propriété de son oncle Charles Gide près de Nîmes. Donc ce n'est qu'avec des informations recueillies ailleurs que nous pouvons établir que Gide est à Paris au début de 1912 et que la note fut probablement écrite dans une pièce à la Villa Montmorency à Auteuil ². Est-ce que cette information ajoute quelque chose à la compréhension de ce passage ? À peine, quoique pour le lecteur qui s'intéresse à la vie matérielle de Gide, le fait qu'il se soit « traîné si misérablement » en séjournant à la Villa Montmorency plutôt qu'à Cuverville ou ailleurs est dans doute significatif. Mais en fin de compte, il est peu probable qu'un lecteur ordinaire, en lisant cette note, fasse attention à ce genre de détail. L'essentiel de cette note est ailleurs : c'est son aspect autoréférentiel qui donne à cette note son intérêt principal.

Il est possible que la note en date du 28 octobre 1920, pour prendre un autre exemple, soit écrite précisément au même endroit, sur la même table de travail à la Villa Montmorency. De nouveau la note ne porte que la date de l'écriture, mais cette fois-ci le lecteur, du moins si celui-ci a une certaine connaissance de la vie de Gide, ne peut pas se tromper sur le lieu de l'écriture car Gide en parle dans le premier paragraphe de la note : « Enfin tranquille ; seul, dans cette grande villa, que je ne serais peut-être pas si fou d'avoir fait construire, si seulement je la pouvais habiter. » (I, 1111). La saga de la Villa Montmorency, des discussions avec son architecte Bonnier à la prise de conscience progressive par Gide qu'elle ne lui convenait point, est un sujet qui revient de temps en temps dans le *Journal* ³. Donc, bien qu'il ne le dise pas directement, on sait où le diariste se trouve quand il écrit ces lignes. Et en plus cette information est nécessaire pour comprendre la note : même si le lecteur de ce passage a du mal à imaginer, concrètement, Gide en train d'écrire — c'est-à-dire à l'imaginer, assis au bureau, stylo en main —, il sait que Gide doit se trouver quelque part dans cette vaste maison biscornue à Auteuil ⁴. Il nous semble donc que, par

² De nombreuses lettres de Gide sont écrites de Paris en ce début d'année. Voir Claude Martin, *La Correspondance générale d'André Gide : répertoire chronologique 1879-1951* (Lyon : Centre d'études gidiennes 1996). La maison de la Villa Montmorency, à Auteuil, avenue des Sycomores, fut la résidence parisienne de Gide à partir de 1906.

³ Pendant ce mois d'octobre 1920 « la Villa » est particulièrement présente dans le *Journal*. En effet, chaque note écrite à Paris pendant le mois d'octobre (les 3, 4, 5 et 28) la mentionne et la note du 1^{er} novembre commence : « Je me cramponne à la Villa [...] ». (*Journal*, t. I, p. 1112, 1^{er} novembre 1920).

⁴ Ajoutons une petite référence en passant. Étant donné que nous parlons, dans cet article, de la multiplication des lieux d'écriture du *Journal*, il est intéressant que les

Gide écrit qu'il écrit dans un lieu quelconque, le plus souvent c'est dans un de ces lieux dits « privilégiés ». On pourrait peut-être aussi rétorquer qu'il n'y a, en réalité, qu'un nombre restreint de lieux où l'on peut écrire un journal, mais il nous semble quand même assez significatif que les termes « banc », « gare » et, justement, « train », reviennent si souvent. Et d'ailleurs c'est surtout le fait que Gide prenne soin de noter le lieu de l'écriture de son *Journal* qui est significatif. Car — et ceci est bien un aspect qui pourrait échapper au lecteur hâtif du *Journal* — à partir de 1902-5, et jusqu'aux années 1930, il y a une centaine de passages où Gide note avec précision le lieu où il écrit. C'est-à-dire qu'il y a une centaine de notes où, souvent au début, Gide a recours à une phrase telle que « j'écris ceci » ou « j'écris ces lignes » soit « dans le train », soit « sur une terrasse », soit « sur un banc », etc. Essayer de comprendre d'où vient la motivation de ce genre d'énoncés est un des buts de cet article. En outre, si les mêmes lieux reviennent d'une façon insistante dans le *Journal*, c'est aussi peut-être que ces lieux ont des significations particulières. Comme le geste d'« entamer » un cahier dans le train, tel que nous l'avons déjà analysé, les autres lieux de l'écriture journalière gidienne peuvent avoir, eux aussi, des sens particuliers.

Cela dit, notons que l'apport des analyses du présent article ne sera pleinement évident qu'une fois que nous aurons la chance de les combiner avec d'autres paramètres de l'écriture journalière gidienne que nous étudierons plus tard.

LES LIEUX DE L'ÉCRITURE

Commençons tout d'abord par une petite analyse du rôle que le lieu de l'écriture peut jouer à l'intérieur d'une note du *Journal*. En règle générale, Gide se contente de commencer ses notes avec rien de plus que la date de l'écriture — que ce soit sous la forme d'un chiffre, avec ou sans le mois de l'année, ou simplement du jour de la semaine. Cette datation de l'écriture est accompagnée de temps en temps, mais tout compte fait assez rarement, par une mention du lieu de l'écriture. C'est surtout quand Gide est en voyage qu'il a tendance à écrire, au début de la note, le nom du lieu — généralement le seul nom de la ville dans laquelle il se trouve. Ou, autre exception, quand il regagne Cuverville après un séjour à Paris, ou *vice versa*, souvent on trouve, pour la première note, la simple mention « Paris » ou « Cuverville ». Cependant, quelquefois même cette mention rudimentaire fait défaut et le lecteur est donc parfois peu certain si Gide est à Paris ou à Cuverville ou ailleurs au moment où il écrit un quelconque passage. La plupart du temps, bien sûr, cette omission n'a que peu, ou pas, d'importance, par exemple s'il s'agit d'un commentaire sur une lecture. Mais dans bien d'autres cas, le lieu peut avoir, à des degrés variables, une vraie importance. Nous allons essayer d'établir une sorte de hiérarchie de l'importance du lieu de l'écriture dans les notes du *Journal*.

Prenons, comme premier exemple, une note où le lieu ne joue qu'un rôle très accessoire. La première note pour l'année 1912 est datée, sans mention du lieu, « Dimanche, 8 janvier ». Après cette information — qui, d'ailleurs,